
Domination et rugby. Le consensus à l'épreuve de la professionnalisation

Domination and Rugby: Consensus Challenged by Professionalization

Jordi Cassan



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/siecles/1417>

DOI : [10.4000/siecles.1417](https://doi.org/10.4000/siecles.1417)

ISSN : 2275-2129

Éditeur

Centre d'Histoire "Espaces et Cultures"

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2012

ISSN : 1266-6726

Référence électronique

Jordi Cassan, « Domination et rugby. Le consensus à l'épreuve de la professionnalisation », *Siècles* [En ligne], 35-36 | 2012, mis en ligne le 05 février 2014, consulté le 15 juin 2022. URL : <http://journals.openedition.org/siecles/1417> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/siecles.1417>

Ce document a été généré automatiquement le 15 juin 2022.

Tous Droits Réservés

Domination et rugby. Le consensus à l'épreuve de la professionnalisation

Domination and Rugby: Consensus Challenged by Professionalization

Jordi Cassan

- 1 Dans les démocraties occidentales, la domination a pris, selon Jacques Rancière, un nouveau visage, au moins depuis la chute de l'URSS : celui du consensus. Ce terme ne désigne ici ni une « concertation qui permet l'accord des parties concernées¹ », ni la « pacification des esprits [...] où les passions fortes et les grands idéaux ont cédé la place à l'ajustement des satisfactions narcissiques² », mais bien « une machine de pouvoir » qui impose « qu'il n'y a que ce qu'il y a³ ». Le consensus ne signifie donc pas l'absence d'opinions contradictoires mais la circonscription de ces avis divergents dans un espace clos en dehors duquel il est impossible de s'aventurer puisqu'il rend justement cet en-dehors inconcevable. La force du consensus réside dans son invisibilité et les illusions qu'il crée. Il est indécélable car son évidence indépassable génère l'incapacité à y trouver, voire à y chercher, une alternative. Cette stratégie d'agitation, simple clapotis de surface et immobilité des grands fonds, assure sa domination.
- 2 Le sport apparaît comme un domaine pertinent pour étudier ce consensus, et ce à double titre. D'abord, il se trouve souvent accusé, du fait de son exposition médiatique croissante, de le favoriser en divertissant les masses populaires ainsi distraites. Il agirait alors comme « un nouvel opium du peuple ». Ensuite, loin de se limiter à n'être qu'un divertissement décérébrant mais anodin, il anticiperait au contraire le règne absolu de la domination consensuelle dont il serait une sorte d'idéal-type. Ainsi, la place de plus en plus importante du sport dans nos sociétés serait à la fois un symptôme, un moyen et un laboratoire de cette domination. Le champ sportif constituerait un modèle de consensus où les disputes pourtant incessantes, partisans, techniques ou autres n'auraient comme réel objectif que de rendre impossible toute interrogation sur l'invasion par le sport des médias et des esprits. Partant, examiner l'évolution de cette domination consensuelle dans un sport traversant une période de crise permet l'étude d'un cas presque archétypal et donc heuristiquement porteur.

- 3 Dans cette optique-là, le choix du rugby s'impose puisqu'il réunit trois composantes nécessaires à ce travail : en effet, il est un des sports les plus médiatisés en France, il a connu une crise majeure en devenant professionnel en 1995 alors que, depuis un siècle, toutes ses valeurs reposaient sur l'amateurisme⁴, et il bénéficie d'une image extrêmement positive⁵.
- 4 Les discours médiatiques sont le lieu par excellence de la domination consensuelle sportive. En déterminant la signification à donner à telle rencontre, à telle action ou à tel résultat, ils en diffusent les valeurs et les références. Le support le plus pertinent d'examen d'un consensus sportif n'est ni la retransmission en direct d'un match, télévisée ou radiodiffusée, essentiellement descriptive, ni les commentaires faits dans des émissions ou dans la presse spécialisées dominés par une trop grande technicité. Il faut plutôt se tourner, pour le saisir au mieux, vers la presse quotidienne nationale qui dispose d'une place limitée et s'adresse à un public a priori peu connaisseur. Les journaux sélectionnés pour cette étude, *L'Humanité*, *Libération*, *Le Monde* et *Le Figaro*, permettent d'effectuer un large balayage du spectre politique de la presse française.
- 5 Le corpus documentaire se compose des articles parus dans ces quotidiens aux lendemains des finales des coupes du monde de rugby, tous les quatre ans entre 1987 (date de la première édition) et 2007⁶. Cet événement constitue un moment-clé permettant d'observer les permanences et les évolutions du rugby. Il s'agit donc d'un instant propice à la mise en avant du consensus ou de sa remise en question. Il faudra alors se demander quelles sont les conséquences de la rupture majeure de la professionnalisation sur le consensus rugbystique dominant. Trois temps structurent la période 1987-2007 : la séquence 1987-1995 est marquée par un consensus total qui explose en 1999, et peine à se réimposer par la suite.

1987-1995 : un consensus solide et dense

- 6 Pour les trois premières coupes du monde en 1987, 1991 et 1995, les discours consensuels s'organisent autour de la définition d'un idéal de jeu unique appelé « rugby de mouvement » ou « rugby total » :
- « Nous pensons à l'avènement de ce jeu nouveau, le rugby total ou le rugby de mouvement⁷ » ;
- « Elle [la victoire] consacre le jeu total des Australiens⁸ » ;
- « Les Australiens sauraient nous enivrer de leur rugby complet, en perpétuel mouvement⁹ » ;
- « Les joueurs sont affamés de ballons, de mouvements et rêvent de parvenir à un rugby total¹⁰. »
- 7 La force du consensus s'illustre dans le fait que ce concept-clé n'est jamais expliqué ni décrit, et encore moins justifié : tout le monde est donc censé savoir à la fois en quoi il consiste et qu'il représente l'objectif ultime. Il s'agit bien là d'un consensus plein et dense puisqu'évident. L'idée même de chercher un autre rugby idéal semble incongrue jusqu'à en devenir impensable.
- 8 Les deux premières coupes du monde illustrent bien ce phénomène. En 1987, la victoire de la Nouvelle-Zélande à domicile se justifie parce qu'elle est le meilleur représentant de ce rugby de mouvement que les Français devront imiter pour gagner la prochaine édition, même si se hisser au niveau des All Blacks s'annonce une tâche ardue :

« Pour l'instant, la tortue noire à trente pattes All Black règne sur le monde. Il sera difficile de la rattraper¹¹. »

9 Nouvel échec tricolore en 1991 où l'Australie l'emporte sur l'Angleterre. Là encore, les Wallabies se trouvent justement récompensés du rugby pratiqué¹², plus d'ailleurs en demi-finale que lors de l'ultime rencontre où les journalistes savent gré au XV de la Rose d'avoir enfin accepté d'ouvrir le jeu¹³. Bref, le modèle du rugby total reste la référence et les Australiens l'emportent, montrant la voie à suivre, car ils en furent, tout au long de la compétition, les meilleurs représentants¹⁴.

10 La coupe du monde 1995 constitue un cas particulier intéressant car la victoire sud-africaine aurait pu remettre en cause le consensus. Certes, les Springboks l'ont emporté, mais en pratiquant un jeu à l'opposé du rugby de mouvement. De fait, leur triomphe trouve surtout sa source dans une conquête performante et une défense agressive :

« Ils doivent leur victoire à leur défense acharnée¹⁵. »

11 L'alternative impossible devient alors éclatante : on peut gagner la compétition la plus prestigieuse en mettant en œuvre un jeu en tous points contraire au rugby de mouvement. Comment préserver alors le consensus dominant ? La tâche paraît d'autant plus rude que toute critique réelle à l'égard de la victoire sud-africaine serait doublement inacceptable. D'abord, elle reviendrait à remettre en cause sa légitimité, or tous s'accordent sur son aspect mérité¹⁶ : ce n'était pas du beau rugby, pas le jeu idéal voulu, mais cette victoire, si elle n'est pas belle, n'est pas volée pour autant. Ensuite, et surtout, ce match constitue un symbole politique fort : celui de la nation arc-en-ciel enfin unie derrière ce qui fut le sport des blancs par excellence et ce grâce au soutien affiché du président Nelson Mandela aux Springboks¹⁷. Ce consensus politique ne peut que se surimposer au consensus sportif. Les titres en sont un bon révélateur :

« La seconde naissance de l'Afrique du sud¹⁸ » ;

« Nelson et François¹⁹ » ;

« La fierté triomphante des Sud-Africains²⁰ » ;

« La force d'une équipe, la puissance d'une nation²¹. »

12 Pour autant, la question du modèle de jeu ne saurait être évacuée et la puissance du consensus autour de la notion de rugby total resurgit. En effet, l'exemple à imiter pour gagner la prochaine édition n'est pas celui du vainqueur au jeu trop restrictif²² mais des vaincus, les Néo-Zélandais. Voici le Graal à atteindre. Les tricolores devront donc écouter ces « prêcheurs en noir qui entendaient répandre la bonne parole d'un ovale nouveau²³ » et « pratiquer le jeu des All Blacks, ouvert mais efficace, pour être champion du monde²⁴ ».

13 Ainsi, la période 1987-1995 se marque par un consensus dense et solide structuré autour d'un idéal commun, celui du rugby total. Peu importe si les Sud-Africains remportent la coupe du monde en pratiquant un jeu totalement différent, il faut alors préférer le style du vaincu, plus proche de la représentation dominante et acceptée du rugby parfait où la forme peut encore primer le résultat. Mais, quatre ans plus tard, ce consensus vole en éclats.

1999 : L'explosion du consensus

14 Dans les articles suivant la finale de 1999 entre la France et l'Australie, le consensus ne s'impose plus comme « une machine de vision et d'interprétation²⁵ » puisque les

différents quotidiens ne donnent pas à voir le même match et livrent une description différente de l'une de ses actions-clés.

- 15 À la soixante-sixième minute de jeu, le troisième ligne français Olivier Magne joue rapidement un coup d'envoi. Moins surpris que leurs adversaires, les Australiens récupèrent la balle et profitent de l'absence d'organisation défensive des Français pour marquer quelque temps de jeu plus tard. Le score passe alors à 26-12 et entérine la défaite tricolore. Or, les journaux proposent trois lectures divergentes de cet essai, qui procèdent toutes d'une interprétation spécifique de cette finale.
- 16 *L'Humanité* et *Le Figaro* considèrent l'initiative d'Olivier Magne comme une erreur immédiatement sanctionnée par les Australiens :
- « Essai consécutif à une faute incroyable de Magne²⁶ » ; « Pourtant isolé²⁷. »
- 17 Cette description reste plutôt neutre, hormis l'adjectif « incroyable » qui souligne qu'à ce niveau-là, ce type d'erreur ne pardonne pas. *Le Monde* donne une version tout autre puisqu'il ne mentionne pas le rôle joué par le troisième ligne français et fournit une narration elliptique de la fin de l'action :
- « À la 65^e minute, Matthew Burke a percuté Abdellatif Benazzi, un des grands hommes de cette coupe du monde. L'Australien a rebondi sur le coffre du Français et, 50 mètres plus loin, Ben Tune a inscrit le premier essai de la partie²⁸. »
- 18 L'absence de description, éludée par le « 50 mètres plus loin », fait de cet essai une fatalité contre laquelle il n'y a pas de lutte possible. D'ailleurs, l'impuissance « d'un des grands hommes de cette coupe du monde » l'illustre bien. Pourtant, doté d'un pareil « coffre », il aurait dû stopper net son opposant. Mais rien n'y fait, pendant toute une moitié de terrain les Wallabies déroulent leur action sans que jamais les Bleus ne puissent l'entraver. Loin de s'expliquer par une erreur française, cette séquence souligne l'impuissance totale des tricolores devant des adversaires impossibles à arrêter.
- 19 *Libération* opte pour une autre voie :
- « La révolte interdite. Un moment, Magne s'est révolté. À 21-12, le troisième ligne remonte le ballon au centre du terrain, engage tout seul devant lui, rate, est obligé de laisser le ballon mourir puisqu'il n'a pas fait les dix mètres requis, d'attendre qu'un australien s'en empare. Ça finira par un essai puisque c'était la logique de ce match de ne pas laisser d'espace à la révolte, seulement à la punition²⁹. »
- 20 Cet extrait est paradoxal. En effet, il est celui qui s'appesantit le plus sur les erreurs d'Olivier Magne mais en l'ayant au préalable absous puisque cette action maladroite est inspirée par une louable volonté de révolte. D'ailleurs, la fin de la description impute l'essai, non aux maladroesses du joueur, mais à « la logique de ce match ». Là aussi, l'idée de fatalité ressort puissamment : de toute façon, il n'y avait rien à faire. Elle se trouve encore plus accentuée que dans *Le Monde* car aucune action australienne n'est signalée.
- 21 Ces différentes façons de conter cette action constituent bien des indices de la fin du consensus qui devient patente au moment de l'interprétation de la rencontre car, *in fine*, ce qui le fondait a disparu.
- 22 Bien sûr, aucun quotidien ne remet en cause le mérite de la victoire australienne. Mais tous regrettent qu'elle repose avant tout sur une organisation défensive de fer inspirée du rugby à XIII :
- « Une défense rigoureusement pensée dans tous les détails³⁰ » ;
« Bien organisés défensivement et très sûrs de leur force³¹ » ;

« Nuls autres que les Australiens ne pouvaient sans doute porter à une quasi-perfection l'art du *catenaccio* ovale³² » ;

« Priorité donc, à la défense. De plus en plus agressive, plus haute, avec des plaquages où l'on essaie de bloquer les bras de l'adversaire. L'Australie en a fait une démonstration exemplaire en cinq semaines³³. »

- 23 Jusque-là, le schéma de 1995 semble se répéter car, dans les deux cas, la manière du vainqueur laisse à désirer. Mais deux différences majeures apparaissent par rapport à la victoire sud-africaine. D'abord les critiques, unanimement modérées en 1995, se font souvent plus tranchantes et l'on retrouve alors les divergences mises au jour dans la description de l'action-clé du match. Ainsi, *Le Figaro* et *L'Humanité* regrettent le primat défensif des vainqueurs et demandent la mise en place de nouvelles règles plus propices à l'offensive³⁴. Mais ils reconnaissent quand même que l'équipe australienne doit servir de modèle, au moins partiel, aux Français, notamment pour la discipline³⁵. *Le Monde* et *Libération* adressent, eux, des critiques très dures à l'égard du rugby australien³⁶. Le premier regrette sa victoire qui s'apparente moins à celle d'une équipe qu'à celle d'une entreprise efficace où le taylorisme³⁷ tue le génie³⁸. Le second porte une accusation presque explicite de dopage³⁹ et se demande comment franchir le mur défensif des Wallabies. Les solutions les plus probables s'avèrent peu encourageantes. Le choix d'une augmentation de la masse physique⁴⁰ mène au dopage, celui d'une planification accrue⁴¹, au football américain. Dans un cas comme dans l'autre, le recours à l'intelligence créatrice, pourtant essence du jeu de rugby, paraît peu probable⁴².
- 24 Pourquoi formuler d'aussi sévères critiques en 1999 et les avoir tant modérées en 1995 ? Certes, cette fois, les vaincus ne sont pas les Néo-Zélandais mais les Français. De plus, la victoire sud-africaine s'inscrivait dans un contexte politique particulier qui la rendait peu attaquant. Mais ces deux facteurs, s'ils ont pu jouer à la marge, ne suffisent pas à expliquer pareil écart de traitement. Pour le comprendre, il faut retenir une autre caractéristique différenciant 1999 de 1995 : aucun modèle de jeu n'est proposé après la victoire australienne. Pourtant, une solution identique à celle de 1995 semblait envisageable : les quotidiens auraient alors reconnu la victoire australienne tout en soulignant que l'exemple à imiter était plutôt celui du jeu français lors de la demi-finale contre les All Blacks. Mais pareille démarche est entre-temps devenue impossible et provoque cet acharnement plus ou moins grand sur le rugby australien.
- 25 En effet, une rupture majeure a justement eu lieu après la coupe du monde 1995 : la professionnalisation. Un siècle après la séparation des deux rugbys, elle met fin à la clé de voûte des valeurs traditionnelles du rugby à quinze joueurs depuis cent ans : l'amateurisme. Ce bouleversement décisif permet de mieux comprendre les critiques à l'encontre du jeu australien qui devient, pour l'occasion, le symbole des dérives redoutées du professionnalisme : primat de l'efficacité sur le jeu, de la défense sur l'attaque, de l'organisation sur l'inspiration. Mais ces tensions ont toujours animé le champ rugbyistique et contribuaient à la promotion de l'idéal d'un jeu total. Son absence, en 1999, indique bien une césure fondamentale. *De facto*, si les journalistes ne proposent plus de modèle à suivre, même théorique, c'est qu'ils ont intégré les nouvelles normes discursives entraînées par le professionnalisme. Auparavant, les acteurs du rugby pouvaient affirmer qu'une finale devait être gagnée, peu importait comment. Les journalistes, eux, soulignaient l'importance du comment au point de promouvoir le jeu du perdant. Ce n'est désormais plus possible.
- 26 La professionnalisation fait donc exploser le consensus régnant jusqu'alors dans les discours médiatiques. Elle révèle même un dissensus. Ce concept ne signifie pas

l'existence de désaccords au sein d'un champ déterminé mais son éclatement dû à l'irruption de questions et/ou d'acteurs jusqu'alors soigneusement ignorés⁴³. Le professionnalisme fait surgir des sujets auparavant jugés tabous. La remise en cause brutale de l'amateurisme fondateur brouille les limites, efface les garde-fous. L'évocation claire du dopage par *Libération* constitue le révélateur le plus flagrant de dissensus. Il y en a d'autres, plus discrets mais non moins réels : quand *L'Humanité* pense l'organisation du rugby en empruntant un modèle propre au football⁴⁴, ou lorsque le consultant du *Monde* spécialiste de l'arbitrage appelle à une simplification des règles pour transformer le rugby en « un sport-spectacle⁴⁵ ».

- 27 La professionnalisation fait donc voler en éclat le consensus pourtant profondément enraciné, dominateur et organisé autour de l'amateurisme. Au lendemain de la finale de la coupe du monde 1999, un réel dissensus apparaît dans les discours médiatiques : non seulement les journalistes ne semblent plus pouvoir échelonner leurs propos en référence à un jeu de mouvement ; mais, en outre, ils ne savent plus exactement jusqu'où leurs critiques ont le droit d'aller ni quelles voies elles sont autorisées à prendre. Leurs appels fréquents à un changement de règles fait écho à leur désarroi. Ne sachant plus à quel jeu se vouer, ils attaquent donc, à des degrés divers, les effets du professionnalisme sans jamais le remettre en cause en tant que tel.

Depuis 2003 : À la recherche du consensus perdu

- 28 En effet, ces quotidiens ne sauraient tenir, sur la durée, un discours réellement critique à l'égard de la professionnalisation, et ce pour deux raisons majeures. D'abord, elle apparaît vite comme irréversible. Ensuite, et surtout, elle se réalise en corrélation avec une médiatisation croissante du rugby. Or la presse quotidienne nationale connaît une crise importante en cette fin du XX^e siècle⁴⁶ et ces journaux misent tous sur une couverture sportive accrue pour retenir, voire élargir, leur lectorat. Il leur faut donc tenter de retisser un consensus réel qui intègre, d'une manière ou d'une autre, le professionnalisme.
- 29 De fait, la coupe du monde 2003 marque le retour à des discours identiques au sein du corpus. Ainsi, l'action-clé de la rencontre, le drop victorieux de l'ouvreur anglais Jonny Wilkinson lors de la prolongation, est bien décrite par tous ces quotidiens⁴⁷ sans que l'on puisse y voir de divergences révélatrices. De même, le numéro dix anglais, véritable star de la compétition, est mis sur le devant de la scène avec une belle unanimité dans ces quatre organes de presse :
- « Le point final de Wilkinson⁴⁸ » ;
 - « Londres laisse éclater sa joie après le drop de Jonny Wilkinson⁴⁹ » ;
 - « Wilkinson, icône anglaise⁵⁰ » ;
 - « La star Wilkinson⁵¹. »
- 30 Les journaux donnent donc bien à voir la même rencontre et mettent en avant le même homme. Cette présentation similaire du match se double d'une interprétation elle aussi identique, mais de manière négative car tous ont été déçus par le rugby pratiqué lors de cette finale comme durant le reste de la compétition⁵². Les critiques, toujours accompagnées d'un appel à des changements de règles⁵³, se révèlent nettement moins virulentes qu'en 1999. Il s'agit désormais de composer avec la professionnalisation et les sujets dissensuels ont disparu.

31 Cela dit, s'il n'y a plus de dissensus dans ces discours médiatiques, il n'existe pas non plus de consensus solide. Même atténuées, les critiques à l'égard du jeu demeurent et, s'ils sont désormais tus, les liens entre ce rugby ennuyeux et le professionnalisme n'en restent pas moins implicitement présents. Le retour à un discours consensuel solide paraît donc ardu. Toutefois, un article du *Figaro* laisse entrevoir une solution intéressante en vue d'en rétablir un sur la nouvelle base que constitue la professionnalisation. Il commence, de manière somme toute classique, par une critique modérée du rugby trop défensif pratiqué par les vainqueurs⁵⁴ : un (non-)jeu où le recours au pied devient trop important. A priori, cette remarque fait écho à celles émises dans les autres quotidiens. Mais, au détour de quelques lignes, une solution semble émerger :

« Or, si la densité physique, l'intensité du combat, plaisent aux passionnés, le manque de spectacle risque de décourager les néophytes⁵⁵. »

32 Cette critique n'est donc pas menée au nom des valeurs traditionnelles du rugby. Au contraire, le journaliste souligne à quel point les réels connaisseurs savourent ces rencontres où tout se joue dans la chaleur épaisse et bouillonnante des mêlées ouvertes et fermées. Le problème réside donc ailleurs. Le public moins connaisseur, insensible aux charmes sélectifs d'un *maul* bien construit ou d'une chandelle savamment dosée, risque de se détourner du rugby. Or, la professionnalisation, intimement liée à la médiatisation, doit veiller à capter ce public de néophytes et même à l'élargir. Il lui faut donc promouvoir un jeu plus offensif parce que plus séduisant. Joli renversement qui pourrait rétablir un consensus : on croyait la professionnalisation responsable de la mort du rugby total, elle sera au contraire le principal promoteur de son avatar moderne, le rugby spectacle.

33 Las, en 2007, le stade du consensus *a minima* n'est toujours pas dépassé. Certes, comme toujours, les journaux reconnaissent que les Sud-Africains méritent leur victoire⁵⁶. Ils en profitent aussi, chemin faisant, pour faire un parallèle entre le métissage du pays et celui de l'équipe qui illustre les avancées par rapport au temps de l'apartheid et l'ampleur du chemin qui reste à parcourir⁵⁷.

34 Mais l'on retrouve toujours les mêmes critiques sur le jeu restrictif des vainqueurs. Ainsi, *Le Figaro* déplore le triomphe d'une « vision minimaliste du rugby » fondée sur le triste triptyque :

« Occupation du terrain à grands coups de pied, défense de fer, défi physique⁵⁸. »

35 Un constat partagé par *L'Humanité* qui souligne le recours « à une défense inaltérable et au pied magique du buteur Percy Montgomery⁵⁹ ». Quant au *Monde*, il prend acte « d'un match intense mais sans fioriture et sans essai⁶⁰ ».

36 Finalement, la critique la plus dure vient de *Libération* :

« Son adversaire, l'Angleterre, a bien marqué un essai, mais, après dix minutes d'expertise, le fonctionnaire préposé à la vidéo a décidé que celui-ci ne pouvait être validé, car un orteil anglais avait (peut-être) mordu de 2 mm sur la ligne de touche. Heureusement. Les Springboks auraient pu être tentés d'écarter les ballons et d'attaquer, au risque de nuire à l'image du rugby tel qu'il se pratique aujourd'hui⁶¹. »

37 Cette citation montre bien l'absence totale de consensus autour de la professionnalisation. En effet, sans se voir jamais mentionnée, elle se trouve néanmoins au cœur des attaques de cet extrait. Ainsi, la place croissante de la télévision et l'importance toujours plus grande du résultat a conduit à l'adoption de l'arbitrage

vidéo, dénoncé ici comme une perte de temps frustrante, tatillonne, incertaine et contraire à l'esprit du jeu. Le désarroi ressenti devant le rugby étrié qui « se pratique aujourd'hui » est bien mis en exergue par la brisure ironique du « Heureusement ».

- 38 La voie ouverte en pointillés dans l'article du *Figaro* en 2003 qui érigerait le rugby spectacle en nouveau paradigme dominant réconciliant le jeu et le professionnalisme, semble donc avoir fait long feu. Pourtant, elle est reprise de manière plus précise et plus détaillée dans la chronique tenue par Guy Novès⁶² dans *Le Monde*. Il se place d'abord du point de vue de l'expert et note qu'il a vu, durant la finale, « des choses intéressantes [...] par exemple [...] dans la technique de soutien sur les (innombrables) chandelles ». Mais il craint aussitôt que cela reste « forcément obscur pour le commun des mortels » et ne serve pas « la promotion du rugby ». Cette dernière, qui représente « le défi d'ici à la prochaine coupe du monde » appelle « un rugby de plaisir axé sur la passe et la convivialité » qui n'est réalisable qu'à une condition : que joueurs et entraîneurs « aient moins la peur de perdre ». À ce moment-là, le public pourra espérer « revoir des passes et du spectacle⁶³ ».
- 39 Le consensus intégrant le professionnalisme au travers du paradigme spectaculaire existe donc bel et bien mais ne parvient pas à s'imposer dans les lignes de ces quotidiens.

Conclusion

- 40 Les articles publiés dans *Le Figaro*, *L'Humanité*, *Le Monde* et *Libération* aux lendemains des finales des coupes du monde de rugby entre 1987 et 1995 illustrent la puissance d'un consensus plein, fondé sur l'amateurisme et articulé autour de la notion de rugby total ou de mouvement. Mais la professionnalisation plonge l'Ovalie dans une crise profonde. Le consensus des discours médiatiques explose et le mètre-étalon du rugby total devient obsolète. Des sujets dissensuels comme le dopage apparaissent. L'appel récurrent et désespéré au législateur représente un marqueur fort de ces temps de crise profonde. On attend de la loi qu'elle colmate les brèches, ressoude les fissures, rapièce les déchirures. En pure perte : l'esprit n'est plus le même et il contourne la lettre à sa guise. L'accumulation de nouvelles règles ne change rien, le seul moyen de surmonter la crise réside dans le tissage d'un nouveau consensus rendu obligatoire par l'utilisation de la médiatisation accrue du rugby pour remédier à l'érosion du lectorat de la presse quotidienne nationale. Il a effectivement lieu à partir de 2003, mais, ne reposant sur aucun modèle de jeu, il s'avère d'une grande fragilité.
- 41 Pourtant, ce modèle existe bel et bien : il repose sur la figure puissante du rétablissement d'une domination consensuelle par un renversement sémantique. Il se fonde sur l'inversion du sens d'une notion-clé à l'origine de la crise pour en faire, non plus un élément de rupture destructeur, mais un moyen essentiel de continuité. En l'occurrence, la professionnalisation n'apparaît plus comme le fossoyeur des valeurs traditionnelles nécessaires au jeu de mouvement, mais devient le meilleur garant du jeu total de la nouvelle ère : le rugby spectacle. Il ne s'agit pas ici d'effacer la rupture, présentée comme obligatoire et inéluctable, mais d'en gommer les effets jusque-là perçus comme négatifs. Certes, le professionnalisme a apparemment tout changé, mais il porte en lui l'assurance qu'au fond, rien ne changera vraiment. Encore faut-il pour cela l'accepter pleinement et se soucier de conquérir ce public de néophytes essentiel à son développement : c'est à ce moment-là que le tant attendu rugby spectacle s'impose.

Au terme de ce renversement sémantique, la professionnalisation n'apparaît plus comme le problème mais comme la solution.

- 42 Pourquoi ce discours, qui permettrait de refonder un consensus solide articulé autour d'un projet de jeu idéal se fondant sur le professionnalisme, ne parvient-il pas à s'imposer dans le corpus examiné ici ? D'abord, les journalistes ne le partagent pas ou ne se sentent pas suffisamment légitimes pour l'exprimer. En effet, il revient à mettre sur le devant de la scène le professionnalisme dont on ne discute plus la nécessité et dont on évite de parler, ce qui risquerait de rouvrir cette plaie mal cicatrisée que constitue la professionnalisation. Au contraire, tous les efforts réalisés visent à oublier cette rupture au profit des « valeurs éternelles » du rugby (solidarité, virilité, humilité, etc.) qui en constitueraient l'essence et prouveraient une réelle continuité. D'ailleurs, la popularité de ce sport semble avaliser ce type de raisonnement. Deux éléments illustrent cette image de plus en plus positive : l'audience croissante des retransmissions télévisées⁶⁴ et l'utilisation de plus en plus fréquente de joueurs pour des publicités. Partant, pourquoi risquer de ternir cette belle image d'Épinal en ravivant les tensions autour de la professionnalisation ? Mais croire en la solidité de ce consensus vide de tout modèle de jeu revient à confondre surface et épaisseur. Certes, il s'avère très étendu, mais n'en demeure pas moins extrêmement fragile.
- 43 La communication à l'origine de cet article avait été présentée quelques semaines avant le début de la coupe du monde 2011. S'il ne s'agit pas ici d'étudier les discours médiatiques tenus sur les performances tricolores durant cette compétition, il faut tout de même noter que le consensus dont la fragilité est ici soulignée s'est nettement fissuré et n'a pu être *grosso modo* maintenu que du fait du parcours du XV de France et de sa défaite honorable en finale.
- 44 Ainsi, au cœur d'un sport qui semble pourtant un laboratoire privilégié de la domination consensuelle, la grande fragilité de cette dernière à la suite d'une rupture majeure se révèle dès que l'on examine finement les discours médiatiques. C'est dire si une crise profonde, même lorsqu'elle semble surmontée par la mise en avant de discours consensuels omniprésents, continue toujours d'exercer de fortes tensions qui peuvent exploser au grand jour de manière impromptue et violente.

NOTES

1. Jacques Rancière, *Chroniques des temps consensuels*, Paris, Le Seuil, coll. « La Librairie du XXI^e siècle », 2005, p. 8.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*

4. En 1895, la *Rugby Football Union* se scinde en deux. Une séparation à la base de la division du rugby à treize (professionnel, pratiqué surtout par les clubs du nord de l'Angleterre avec une composante ouvrière importante) et du rugby à quinze (amateur, des clubs du Sud plus aristocratiques).

5. La place croissante de joueurs de rugby dans les publicités l'atteste.

6. La dernière ayant eu lieu peu après la journée d'étude dont le présent volume publie les actes.
7. *L'Humanité*, 22 juin 1987, p. 14
8. *Le Monde*, 5 novembre 1991, p. 16.
9. *Libération*, 4 novembre 1991, p. 26.
10. *Le Figaro*, 2-3 novembre 1991, p. 9.
11. *L'Humanité*, 22 juin 1987, p. 14.
12. « Personne ne méritait autant que Nick-Farr Jones, demi de mêlée et capitaine de l'Australie, de recevoir la coupe du monde des mains de la reine », *Libération*, 4 novembre 1991, p. 25.
13. « Samedi à Twickenham les Anglais ont enfin libéré leur jeu », *Libération*, 4 novembre 1991, p. 26.
14. « Elle [la victoire] consacre le jeu total des Australiens, demi-finalistes en 1987 », *Le Monde*, 5 novembre 1991, p. 16.
15. *Le Monde*, 27 juin 1995, p. 22. Ou encore : « Alors, ce duel au sommet, ils l'ont étouffé par une formidable défense et une énorme présence physique », *Le Figaro*, 26 juin 1995, p. 15.
16. « Victoire méritée des Springboks qui participaient pour la première fois à la coupe du monde », *L'Humanité*, 26 juin 1995, p. 16. « Les Springboks furent superbes », *Le Monde*, 27 juin 1995, p. 22. « Les Sud-Africains ont été plus performants dans leur entreprise que les Néo-Zélandais », *Libération*, 26 juin 1995, p. 12.
17. « On ne pourrait battre une équipe qui possède deux capitaines vêtus du même maillot. L'un François Pienaar, sur la pelouse ; l'autre, Nelson Mandela, dans la tribune, incarnant l'espoir d'une nation naissante », *ibid.* Cf. à ce propos, Jean-Pierre Bodis, *Le Rugby sud-africain, histoire d'un sport en politique*, Bordeaux, Karthala-MSHA, 1995.
18. *Le Monde*, 27 juin 1995, p. 22.
19. *L'Humanité*, 26 juin 1995, p. 17.
20. *Le Figaro*, 26 juin 1995, p. 15.
21. *Libération*, 26 juin 1995, p. 12.
22. « Car les Springboks [...] ont présenté un visage effrayant pour celui qui veut croire qu'il reste encore un peu de place pour l'imagination dans le jeu de rugby », *ibid.*
23. *Ibid.*
24. *L'Humanité*, 26 juin 1995, p. 16.
25. J. Rancière, *Chroniques [...]*, p. 8
26. *L'Humanité*, 8 novembre 1999, p. 14.
27. *Le Figaro*, 8 novembre 1999, p. 16. Dans la suite de la narration, le journaliste se trompe en affirmant qu'il s'agit d'un renvoi aux 22 mètres alors que c'est un coup d'envoi.
28. *Le Monde*, 9 novembre 1999, p. II du cahier spécial coupe du monde de rugby.
29. *Libération*, 8 novembre 1999, p. 25.
30. *Libération*, 8 novembre 1999, p. 26.
31. *Le Monde*, 9 novembre 1999, p. II du cahier spécial coupe du monde de rugby.
32. *L'Humanité*, 9 novembre 1999, p. 13.
33. *Le Figaro*, 8 novembre 1999, p. 16.
34. « Le ballon est maintenant dans le camp des législateurs du jeu et des entraîneurs pour redonner vie au jeu et s'éloigner au plus vite d'un mauvais rugby à XIII », *Le Figaro*, 8 novembre 1999, p. 16. « On ne peut plus attaquer comme avant, ce sont les règles qui veulent ça », *L'Humanité*, 9 novembre 1999, p. 13.

35. « Des gamins indisciplinés, témoin les seize pénalités concédées » alors que « les Australiens sont des gens disciplinés », *L'Humanité*, 9 novembre 1999, p. 13 et 14.
36. « Que les Australiens gagnent n'a rien de scandaleux, ne serait-ce que pour leurs beaux joueurs, d'une technique irréprochable et d'un cœur infatigable. Qu'ils aillent d'un bout à l'autre de la compétition sans varier d'un pouce, reproduisant six fois le même match – ou quasiment – a quelque chose de désolant », *Libération*, 8 novembre 1999, p. 26.
37. « [L'entraîneur Rod Macqueen] instaure un système de visionnage des matchs sur CD-ROM et met des ordinateurs à la disposition des joueurs [...]. Muni de son carnet de bord obligatoire et personnel, chaque Wallabies est fermement invité à noter ses performances, ses progrès ou ses faiblesses. Lors des entraînements quasi quotidiens [...], les joueurs ont pu choisir les exercices correspondant à leur besoin », *Le Monde*, 9 novembre 1999, p. III du cahier spécial coupe du monde de rugby.
38. « Tout cela fut réalisé froidement, avec méthode. Le style épuré, rationalisé à l'extrême, des hommes de Rod Macqueen, a pris le pas sans peine sur le jeu flamboyant des joueurs de Jean-Claude Skrela », *Le Monde*, 9 novembre 1999, p. II du cahier spécial coupe du monde de rugby.
39. « Il a beaucoup été question de physique dans ce match. [...] Personne n'a non plus parlé de dopage dans les vestiaires [...]. Fabien Pelous a beau dire que le rugby est plus tactique que physique. Que les Australiens avaient cette façon de se remettre en place défensivement, à l'instinct, au premier rideau, cela n'est pas contradictoire. Car la lucidité vient avec les bonnes jambes », *Libération*, 8 novembre 1999, p. 25.
40. « La réponse la plus simple à y opposer, c'est un surcroît de puissance physique », *ibid.*, p. 26.
41. « Il faudrait, dès lors, autant d'entraîneurs que de joueurs, les vidéos pointues, les logiciels ad hoc, les statistiques individuelles, un paquet de tableaux noirs, des joueurs malléables – des éponges en fait, qui absorbent les solutions pensées pour eux », *ibid.*
42. « La troisième solution n'existe pas, sinon comme un souhait », *ibid.*
43. Voir notamment Jacques Rancière, *La Méésentente*, Paris, Galilée, 1995.
44. « Cela ressemble un peu à un bon vieux "catenaccio" des clubs de football italiens de jadis », *L'Humanité*, 9 novembre 1999, p. 17.
45. « Le grand public peine à comprendre un jeu qui lui paraît souvent peu lisible, voire ésotérique. Si l'on veut que le rugby deviennent un sport-spectacle, avec des adeptes de plus en plus nombreux, il faut simplifier tout cela », *Le Monde*, 9 novembre 1999, p. III du cahier spécial coupe du monde de rugby.
46. La diffusion payée en France et à l'étranger passe ainsi, entre 1995 et 2006, de 383 762 à 332 731 exemplaires par jour pour *Le Figaro* ; de 61 870 à 51 872 pour *L'Humanité* ; de 167 833 à 133 319 pour *Libération* et de 368 571 à 350 056 pour *Le Monde*. Source OJD.
47. « Jonny Wilkinson attend l'offrande. Le pied gauche frappe », *L'Humanité*, 24 novembre 2003, p. 15 ; « Le ballon a enfin été expédié à Jonny Wilkinson, qui a placé le ballon sur son pied droit, son mauvais pied, dit-il, comme on dit d'un diamant qu'il a une face moins belle », *Le Monde*, 25 novembre 2003, p. 25 ; « Et à la dernière minute de la seconde prolongation, Jonny Wilkinson s'est offert un dernier "bang !", [...] expédiant le ballon droit entre les poteaux », *Libération*, 24 novembre 2003, p. 21 ; « Son corps se courbe, sa jambe se tend, son esprit se libère de ces trois drops déjà ratés. Le quatrième sera le bon », *Le Figaro*, 24 novembre 2003, p. 29.
48. *Le Figaro*, 24 novembre 2003, p. 29.

49. *Le Monde*, 25 novembre 2003, p. 25 : un article centré sur le parcours et la famille du joueur.
50. *Libération*, 24 novembre 2003, p. 24.
51. *L'Humanité*, 24 novembre 2003, p. 15.
52. « Toutes les équipes sont entrées dans une espèce de moule tactique qui donne au rugby la même forme », *Libération*, 24 novembre 2003, p. 24 ; « Le rugby est entré dans une nouvelle ère très tactique qui prend des airs de football américain », *L'Humanité*, 24 novembre 2003, p. 15 ; « Le rugby pourcentage de l'Angleterre [...] a donc triomphé », *Le Figaro*, 24 novembre 2003, p. 29 ; « Depuis 1997, Clive Woodward, l'entraîneur du XV de la Rose, huile cette machine infernale, phénomène de puissance physique et de sens stratégique », *Le Monde*, 25 novembre 2003, p. 25.
53. « La qualité du jeu est aussi aujourd'hui conditionnée à la révision de la règle plaqueur/plaqué », *Libération*, 24 novembre 2003, p. 24 ; « Les passages à vide, autre plaie du rugby "moderne" sont désormais acceptés », *Le Figaro*, 24 novembre 2003, p. 29.
54. La coupe du monde « n'a pas offert un jeu particulièrement spectaculaire et chatoyant. Le muscle et le pragmatisme ont triomphé avec le sacre de l'Angleterre », *Le Figaro*, 24 novembre 2003, p. 29.
55. *Le Figaro*, 24 novembre 2003, p. 29.
56. « L'efficacité d'un collectif équilibré » titre ainsi *Le Figaro* le 22 octobre 2007 ; « La bataille a été féroce. Elle a couronné l'équipe la plus complète du tournoi mais aussi la plus capable d'adaptation tactique », *Le Monde*, 23 octobre 2007, p. 18 ; « Ce succès maîtrisé de bout en bout face aux Anglais », *L'Humanité*, 22 octobre 2007, p. 16.
57. « Le message que la nation arc-en-ciel s'est adressé à elle-même et au monde entier », *L'Humanité*, 22 octobre 2007, p. 16 ; « L'Afrique du sud change de couleurs » est l'un des autres titres du *Figaro*.
58. *Le Figaro*, 22 octobre 2007, p. 21. Voir aussi dans *Le Monde* le regret « d'un rugby restrictif basé sur l'occupation du terrain et servi par des joueurs dotés d'énormes qualités physiques ».
59. *L'Humanité*, 22 octobre 2007, p. 16.
60. *Le Monde*, 23 octobre 2007, p. 18.
61. *Libération*, 22 octobre 2011, p. 17.
62. Il est l'entraîneur du Stade toulousain, la meilleure équipe hexagonale, voire européenne depuis les années 1990, réputée justement pour pratiquer un jeu de mouvement.
63. *Le Monde*, 23 octobre 2007, p. 18.
64. Par exemple, la demi-finale France-Angleterre de la coupe du monde 2007 est la sixième meilleure audience de tous les temps en France avec 18,3 millions de téléspectateurs.
-

RÉSUMÉS

Cet article étudie le traitement médiatique des finales de coupes du monde de rugby entre 1987 et 2007 dans *Le Monde*, *L'Humanité*, *Le Figaro* et *Libération*. Il montre la rupture opérée, pour ce

sport, par la professionnalisation de 1995. Elle fait exploser le consensus solide établi autour de la notion de rugby total. Il se trouve difficilement et, surtout, très superficiellement retissé à partir de 2003, la notion de rugby spectacle ne parvenant pas à s'imposer. La solidité médiatique apparente de l'image très positive du rugby ne doit donc pas abuser. Elle repose en effet largement sur un consensus vide qui apparaît en réalité très fragile.

This article studies the media's treatment in the French newspapers, *Le Monde*, *L'Humanité*, *Le Figaro*, and *Libération*, of the Rugby World Cup finals between 1987 and 2007. It demonstrates the break created by the professionalization of this sport in 1995. Professionalization explodes the solid consensus established around the notion of total rugby. It would be recreated with difficulty and above all, very superficially starting in 2003, as the notion of rugby as spectacle would not succeed. The seeming unity on the part of the media to provide a very positive image of rugby must not deceive us. In fact, it rests largely on an empty consensus and in reality is extremely fragile.

INDEX

Index géographique : Afrique du Sud, Angleterre, Australie, France, Nouvelle-Zélande

Keywords : cultural history, sport, media, rugby, globalization, consensus, South Africa, England, Australia, France, New Zealand, 20th century, 21st century

Mots-clés : histoire culturelle, sport, médias, rugby, mondialisation, consensus

Index chronologique : XXIe siècle, XXe siècle

AUTEUR

JORDI CASSAN

Doctorant en histoire contemporaine

Centre d'Histoire « Espaces et Cultures » (CHEC), Clermont Université, Université Blaise-Pascal,

EA 1001